

Vagabondages

Revue de poésie - N° 42 - Octobre 1982 - 21 F TTC

L'oiseau

nise Le Dantec
gène Guillevic

VAGABONDAGES

Paris-poète

VAGABONDAGES

3, rue Séguier, 75006 Paris - Tél. 634-15-16
10 numéros par an - Abonnement 190 F
(Bulletin d'abonnement en dernière page)

Paris-poète

(Association loi de 1901)

Président : **Marcel Jullian**
Secrétaire générale : **Josy Vercken**
Trésorier : **Jean Barjon**

avec le patronage de la Ville de Paris

Ont collaboré à ce numéro

Gabrielle Althen

Josette Barjon

Alain Déchamps

Eugène Guillevic

Didier Kahn

Denise Le Dantec

Francine de Martinoir

Jean-Michel Maulpoix

Réalisation © Librairie Séguier - ISSN 0153 - 9620
CODICO-Impressions (Paris)
Imprimerie de Montligeon (Orne)

Diffusion



I 21449

Dépôt légal 11413 - Imprimé en France
Directeur de la publication : **Marcel Jullian**
N° de commission paritaire : 62583

L'OISEAU

Éditorial

Denise Le Dantec

(page 5)

Poème au pluriel

(page 13)

Le poète du mois

Eugène Guillevic

(page 65)

Les Cahiers de Vagabondages

Gérard Le Gouic

(page 77)

Inédits de Vagabondages

(page 83)

Nouvelles de la poésie

(page 104)

Index

(page 112)

Avant-propos

En simplifiant exprès, on pourrait faire de l'*Oiseau* l'allégorie du poème. Comme l'*Impair* de Verlaine, il n'y a rien en lui *qui pèse ou qui pose*. Dans le règne animal, il tient la même place, unique, que la poésie dans la littérature.

Chacun ses fantasmes. Les miens se sont nourris de l'acte aérien et de la prison.

Louis Mouillard, que personne, hélas, ne connaît et qui était un condisciple d'Alphonse Daudet, a consacré sa vie à l'imitation des oiseaux. « Un homme de quatre-vingts kilos, en a-t-il conclu, pourra, avec des ailes de sept mètres soixante d'envergure et avec l'aide du vent, s'élever dans les airs. » Il mourra ruiné et amoindri, au Caire, 15, rue de l'Église Catholique, après avoir multiplié les tentatives et consacré deux ouvrages à « l'idée tyrannique qui s'est emparée de son intelligence » et qui est devenue « une espèce de cauchemar auquel il est presque impossible de se soustraire ». Son testament ? « Je me retire de la lutte, attristé de n'avoir pas été cru. » Et ce cri, digne de Rimbaud : « Il faut excuser le voyant. »

Interné durant l'occupation dans la prison du Grund (du tréfonds), à Luxembourg, j'ai, comme toute personne privée de liberté, découvert la prééminence de l'oiseau. D'abord, selon la Bible, il est notre aîné. C'est le cinquième jour que Dieu dit : « Que les oiseaux volent sur la terre, vers l'étendue des cieux ». L'homme n'est apparu que le lendemain. Ainsi peut-on remarquer que l'oiseau a connu la terre sans l'homme alors que l'homme ignore comment elle était lorsque l'oiseau la survolait déjà, l'aptitude à aller, avec une souveraine aisance, d'un point à l'autre, lorsqu'on l'observe de derrière des barreaux, constitue une révélation stupéfiante. L'oiseau, c'est l'évasion. Comme la poésie.

« Un oiseau, derrière la grille
« Sautille et vole aveuglément
« Crispant soudain notre tourment
« De pauvres prisonniers tranquilles. »

Grâces soient rendues à Denise Le Dantec qui, pour nous, a ouvert la cage.

M. J.

Éditorial

Denise Le Dantec

« La poésie est chose ailée, zélée, sacrée. »
Platon

- Est-ce la fascination du vol?
- Est-ce l'attrait du chant?

dans ce volucraire des affinités électives :

Aigle de Hugo, Albatros de Baudelaire, Alcyon de Chénier, Alouette de Blake, Bergeronnette de Jammes, Colibri de Vigny, Colombe de Valéry, Condor de Leconte de Lisle, Coqs-fleurs de Verharen, Corbeau de Poe, Cygne de Mallarmé, Gerfauts de Hérédia, Grive de Keats, Héron de Yeats, Hibou de M. Régnier, Laostic de Marie de France, Martinet de René Char, Merle de Théocrite, Moineau de Catulle, Mouette de Verlaine, Oiseaux de Saint-François, Oiseaux-mouches de Césaire, Oiseau de Prévert, Paon de Gongora, Papegay de Lemaire De Belges, Passereau de Leopardi, Pélican de Musset, Phénix de M. Scève, Pigeons de La Fontaine, Pie de Giraudoux, Pies de Villon, Rossignol de Ronsard, Sansonnet de Nerval... (1)

(1) Que le plaisir de compléter soit offert au lecteur.

Éditorial

– Est-ce cette légèreté inquiète, voluptueuse, convulsive qui, rapide, se détache du damier du monde pour, tel le poème, nous désigner le lointain désirable, sans lequel nous ne pourrions ni vivre ni parler, ni aimer, ni écrire?

*Désir est l'oiseau.
Désir est le poète.*

Mouvements vastes et puissants, migrations en réseaux, de ce point du monde à cet autre, vers ce *Sud* mystérieux et persien; altitude qui nous porte là « où la promesse elle-même se fait souffle », et où l'extase, parfois angélique, abolit la lenteur temporelle et invite à l'*Éloge*.

Ou

Volètements sautillés et tendres du champ à la haie, de la branche à la ronce, en lacis alertés et subtils, où le temps, toujours nouveau, prend cependant le temps de continuer à être, nous obligeant à nous rendre solidaires de notre destinée terrestre.

*Fulgurance de ce qui transcende.
Vibrations de l'immanence.*

Mais surtout

Alliance

qui, d'un coup d'aile, scelle le proche avec le lointain et le ciel avec la terre.

A entendre par ciel, cette ouverture ouverte au retentir de la vocalité qui l'incarne; terre, ce lieu du beau ou du noir souci où, *hanté d'azur*, le poète entend l'annonce de la nécessité de dire ce poème antérieur, « en langue » et libre : *libre comme l'hirondelle*.

Langue aérienne, mouvante, sonore, faisant du poète ce *transcriptor* du désirable jamais comblé, du

parfait presque parfait, cet architecte de la mobilité, ce musicien des bruits et des silences – afin que de ces trilles, stridulations, clameurs, afin que de cette vibration glossolalique de l'espace quelque chose, du moins, soit retenu dans le *canto* du poème d'aujourd'hui qui n'est pas parole, mais frémissement de parole, qui n'est pas sens mais frôlement de sens – *interrogation*.

Ainsi en va-t-il de la poésie de Guillevic, et des oiseaux dont elle nous donne rencontre.

Merles, mésanges, hirondelles, pinsons, alouettes, coucous, rouges-gorges, geais, tourterelles, pigeons, ramiers, engoulevents, mouettes, goélands, éperviers, corbeaux, coqs, hiboux, chats-huants : oiseaux de la lumière et oiseaux de la nuit; oiseaux du volètement d'ici et oiseaux d'altitude de là-haut – oiseaux, oiseaux nommés parce que de la *Mésange morte* : « Dit-on le nom? ».

Dans la poétique géographique de Guillevic, souvent massive et quasi muette; dans sa neutralité imposante et souvent terrible du « Il y a », le nom propre de l'oiseau, comme celui de l'arbre ou de la fleur, introduit le proche, le connu – la merveilleuse audace de l'épanoui : la montée vibrante et diachronique de l'histoire. Car l'oiseau est essor et chant de l'essor – plus que la fleur ou l'arbre – et que ne peut-on *Avec l'aide de l'alouette?*...

Certes, tout est là sous sa forme d'immanence butée – la lande, les rocs, les chaumes brûlants, la plaine, la falaise, l'océan – dont le poète pourrait établir le terrifiant catalogue de leurs silences *rancuniers* si, justement, il ne s'était donné pour tâche de toujours interroger afin de tenter d'obtenir par le dictame de sa voix ces exquis *trouées* qui ne sont jamais, au sens strict, des réponses – lesquelles nous précipite-

Éditorial

raient dans un autre mode de pétrification –, mais des ouvertures et des passages possibles, des chemins plus clairs où on peut encore s'aventurer.

Le roc est dans la préhistoire : après de multiples péripéties dont ont été oubliés l'effort et la peine, l'oiseau nous vient.

Le monde a déjà été, et dire pour le poète, c'est dire ces métamorphoses des choses et des êtres de ce monde où nous sommes : aussi bien ne s'agit-il pas de décrire, mais de percer le mystère du futur antérieur de ce qui est – et va être.

Le poète n'échappe pas à cette règle : lui aussi a été. Et ce qu'il a été, dans ces temps immémoriaux, c'est l'oiseau.

Ainsi :

*Et l'oiseau
Est-ce que ce n'était pas
Mon pareil, mon écho, mon autre,
Peut-être moi tout simplement?*

Ou :

*Il a donc été
Il est peut-être encore
La tourterelle.*

Et même :

*Peut-être la tourterelle en lui
Est-elle moins étonnée que lui
Devant la mécanique
De ce monde.*

Et surtout :

*Écoute en toi le merle
Comme il t'habite...*

Et enfin :

*J'ai logé dans le merle
Je crois savoir comment...*

Quand bien même beaucoup d'oiseaux chantent et volent dans la poésie de Guillevic, le *merle* en ses liquides tourbillonnants, roulants et vifs, s'avère être l'oiseau de prédilection.

Le merle est cet oiseau où, donc, le poète a logé; il est cette *habitation* première du poète.

Sa fonction initiale est d'interpeller les ordres établis et d'ouvrir l'horizon – de *trouer* le ciel et de *nous agrandir l'espace*. En lui, comme en tout autre oiseau, l'essor permet d'échapper à l'épaisseur obtuse de la matière. C'est son sifflement qui ébranle la solidité de ce qu'il y a.

Il est le *chant du centre* que celui qui parle entend toujours et dont il a *toujours envie*.

Il est la transivité accomplie, la *fête* parfois encore « hébétée du passage de l'humus » où la préhistoire est restée couchée – la vocalité transcendante de l'arbre : « *Or, glouglou du sang aux écluses du temps/Un merle hébété pressant son passé/Siffle en la forêt/La montée des sèves.* »

Il est la connivence amoureuse, secrète et toujours antérieure qui sacre : « *C'était avec elle/Comme avec le merle/Mais de plus près* » – même si la passion d'amour humaine par un détour mystérieux et hésitant, parfois, semble le précéder : « *Si ce n'était pas toi/Qui fait le noisetier croiser le chant du merle...* »

A la suite du merle, l'hirondelle dont le vol en ciseaux est aperçu dans un rapide et inévitable *clignement d'yeux*, et surtout la mésange : « *On se reconnaîtra, mésange...* » qui, toute tendresse, mendie le beurre ou meurt de n'être que la tendresse, et pas l'amour.

L'unique royaume de l'exquise mésange est le

Éditorial

royaume du *beau temps*, beau temps de la continuité du conte, beau temps du *Alors...*

Mortel est l'oiseau.

Lors que l'érosion des rocs est de l'ordre de l'éternité, lors que la *braise* de la chose s'oublie au fond de la *masse énorme et noire*, l'oiseau, situé dans la poétique de Guillevic entre le frémissement végétal de la feuille de l'arbre ou de l'herbè de la prairie et le frisson humain, lie pacte avec le bonheur de la discontinuité du temps et de l'instant, mais aussi avec la peur et le malheur humain :

...
*Le merle aussi
Peut avoir froid*

Ou :

...
*– Le merle veut. Qui dirait mieux?
Il parle d'air
Teinté de sang la nuit dernière*

...
Si l'épervier vole si haut dans le cadastre du ciel, c'est qu'il en est le seigneur et l'arpenteur; sa joie est jubilation pure du grand azur – il a accepté de ne pas céder aux *affres de l'humus* ni même à la véhémence des pierres; son corps est dur; il n'a rien à concéder aux douleurs d'ici-bas : ni à la pitié des tourterelles; ni à la *faim* des mouettes, pas plus qu'à la *furie* des coqs; ni à la blessure du pinson; ni à l'horreur obligée du cri du chat-huant; ni à la frayeur culpabilisée du corbeau : *il n'est pas de leurs ressortissants*. Il plane du côté du soleil sans trembler. Il possède, sans même à avoir à en discuter avec les goélands, son royaume : il est majesté, parce qu'il est plain-espace; il est plain-espace parce qu'il n'a pas à élucider l'obscur.

Oiseau du jour, le corbeau de Guillevic n'est pas

frère du poète tel le merle mais *camarade*, camarade par la noirceur de son plumage confrontée à la lumière, camarade par son *esseulement*.

Issu, comme le merle, de ce passé chthonien dont comme lui il porte la marque, mais plus forte, plus fortement noire, le corbeau n'atteint pas le bonheur poétique. Pour son malheur peut-être, il possède le don de l'intelligence, et sa pratique n'est pas de s'ouvrir à l'espoir externe du dehors, même si les trois dimensions automnales des labours lui sont offertes. Sa noirceur métaphorise là d'où il vient et où tout peut retourner : la nuit primordiale et solitaire. En sorte qu'il nous est permis de rêver que ce dont, par bandes ou solitaire, il *délibère*, c'est de l'étrange traversée qui l'a portée à la lumière du jour, lui laissant cette noirceur et ce cri rauque venu d'un autre temps. Instrument imaginaire de la résolution de l'obscurité au jour, il en porte la culpabilité et l'effroi. Son règne était de nuit, et le voici quasiment immobile dans le mobile, pleurant son empire, dans la lumière qui le caresse, « *triangle noir/Sur les éteules* » – entre promesse non tenue et nostalgie.

Le cri du hibou et du chat-huant exprime la douleur d'être de nuit et de n'avoir pas atteint la vibration du jour mais du moins y a-t-il adéquation entre leur terreur et le lieu de leur terreur. Leur cri est le point maximal de leur imminence tandis que le cri solaire du coq au lever du jour est le cri de l'imminence de cette lumière qui va venir mais dont, volatile sans essor, il ne pourra véritablement jouir – d'où sa stridence agressive.

En sorte que : merle, heureux merle; mésange, heureuse mésange; rouge-gorge, heureux rouge-gorge...; heureuses trouées de vie solaire, volatile et chantante.

Éditorial

Mais si dans ce futur antérieur des métamorphoses, le poète a été oiseau, le poète n'est pas oiseau (2).

Sa voix n'est pas l'ordre de l'impulsion virtuose; lente, posée, la poésie de Guillevic n'éblouit pas à l'ardeur lyrique du soleil. Située dans la durée pure, la longue tenue rythmique avec motifs minimalistes (3), silences et contre-point, c'est la sonorité du son qui est première, et son chant a le timbre sacré d'une voix humaine et rien qu'humaine.

(2) Car ni musicien ni poète n'est l'oiseau.

(3) Cf. *Époque Bleue*, de John Cage : « La musique est son; le son est la musique. »...

Poème au pluriel

Al-Saqr...

Al-Saqr – l'aigle écrit à l'espace son prodige
inconnu
Il s'inquiète d'un lieu, pur ainsi que son sang
L'aigle appelle les aigles –

Il est las, ses détours l'ont porté, les rochers
Il s'est penché sur eux, pour nourrir ses détours, pour
nourrir les rochers
Son visage hardiment avance, son cocher
Est soleil, et l'espace
Est brasier,
Le vent une sorcière qui conte ses histoires,
Et les aigles
Cortège qui le ciel ouvrent.

Adonis

Tête sous l'aile

Tête sous l'aile, ou pigeon trop pesant sous le poids de la pluie, la pensée forait encore l'éclaircie de ses cavernes, et depuis les anneaux concentriques du temps et de l'orage, des tilleuls en cagoule maugréaient au bord de l'impuissance – manteaux, manteaux de suie des mauvais jours, le ciel se voûte, le ciel se voûte encore sous ses fardeaux de glaise.

Poème au pluriel

Oiseaux qui rétractez l'immensité ailleurs que sur la page grise, je vous envie... Voici l'heure emmurée par un encorbellement d'arbres, et la tête exigüe de mon pigeon penseur balançait son maintien sur une branche du vent...

Écriture de peu, écriture de feu, pointe d'épingle incluse entre les points cardinaux de la tête, ou fournaise exigüe sous nos habits de pluie, et tant d'arbres seraient faussement véhéments?..

Qui donc encore voudrait redessiner l'homme et le jour?.. L'amputation du temps remémore la promesse (et peu m'importe si l'on ne sait qui l'on attend...) d'une étoile soudaine aux bras courts et d'un éclat illimité.

Notre maison sera tardive dans le soir

Et ce fut une mue rêveuse de la page du ciel
L'oiseau de la douleur resserrant son halo
Le jour dormait encore sur la conque du cœur
– Hâte-toi, ô Dieu, parmi les bleus de la mémoire!
– Mais toi, savais-tu bien encore que la paix
Est cet enfant d'air blanc
Venu s'asseoir sur ton épaule?
Impalpable et chantante la lumière était là
– Naissance involontaire

Gabrielle Althen

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Preignent des albatros, vastes oiseaux des mers,

Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer,
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire

L'alouette

...

L'alouette, sur son lit de terre, dès que le matin point
Écoute en silence; puis, s'élançant du champ de blé
qui ondule, à pleine voix
Conduit le chœur du jour : son trille éperdu
Montant sur les ailes de la lumière dans le vaste
Espace
Retentit en échos dans l'adorable azur et la brillante
Sphère des cieus.
Sa gorge étroite lutte avec l'inspiration; toutes les
plumes
De sa gorge, de sa poitrine, de ses ailes vibrent du
souffle Divin.
Toute la nature l'écoute en silence, et l'auguste Soleil
S'arrête sur les Monts, laissant tomber un petit
oiseau

Poème au pluriel

Un regard de douce humilité, d'émerveillement,
d'amour et de respect.
Alors, à pleine voix, de leurs verts bosquets tous les
oiseaux entonnent leur Chant :
Grive, Linot, Chardonneret, Rouge-Gorge et Roitelet
Éveillent le Soleil de son doux songe sur les Monts.
Le Rossignol de nouveau module son chant, et, tout
le jour
Comme toute la nuit, épanche son inépuisable
gazouillement, tous les oiseaux chanteurs
Écoutant attentifs ses accents éclatants, avec
admiration et amour.
Et ceci est l'image des lamentations de Beulah
sur Ololon.
... *William Blake*

Refuge pour des oiseaux

Entrez n'hésitez pas c'est ici ma poitrine
Beaux oiseaux vous êtes la verroterie fine
De mon sang je vous veux sur mes mains
Logés dans mes poumons parmi l'odeur du thym
Dressés sur le perchoir délicat de mes lèvres
Ou bien encor pris dans la glu d'un rêve
Ainsi qu'une araignée dans les fils du matin
La douleur et la chaux ont blanchi mon épaule
Vous dormirez contre ma joue les têtes folles
Pourront bien s'enivrer des raisins de mon cœur
Maintenant que vous êtes là je n'ai plus peur
De manquer au devoir sacré de la parole
C'est à travers vos chants que je parle de moi
Vous me glissez des bouts de ciel entre les doigts
Le soleil le grand vent la neige me pénètrent
Je suis debout dans l'air ainsi qu'une fenêtre
Ouvrte et je vois loin
Le Christ est devenu mon plus proche voisin